

Barmes News n°40

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Juillet 2013

L'oratoire de l'auto détermination

Peintres, sculpteurs, architecte et prix Nobel :

Villégiature à Balme de la famille Levi Montalcini

Les névés de Servin, l'agonie d'un glacier

Les Savoie en Val d'Ala

Mondrone au XX e siècle

Le chasseur de chamois

Le Pian della Mussa, un « site intéressant »

Les carrières de pierre ollaire, pierre à meule, chaux et marbre

Les conseils de soin de Don Perotti (quatrième partie)

1937, des moutons à 10 000 litres en totale liberté par prés et monts

Réalisé par la commune de Balme (TO), chargeable depuis le site web : www.comune.balme.to.it.

Envoyer les articles à gianni.castagneri@libero.it

L'oratoire de l'autodétermination

Maria Teresa Serra

Il existait autrefois, à l'entrée de Balme, un oratoire, ensuite détruit, qui rappelait l'obtention de son autonomie administrative en 1610. Martelli et Vaccarone l'évoquèrent ainsi dans le « Guide des Alpes Occidentales vol III Grées et Pennines 1^{ière} partie : les Vallées de Lanzo et du Canavese (CAI Turin 1889) :

« À une heure depuis Mondrone BALME, commune de 368 habitants, 1458m.

Hôtels : d'Italie et du Belvédère, des Alpes.

Guides : Antonio Castagneri dit Toni de Tuni (une attestation de mérite lui a été décernée par la section turinoise du CAI), Antonio Boggiatto et d'autres.

Location de chambres pour séjour en saison.

Il se dit que le nom de Balme dérive de balma (caverne, grotte) car ces phénomènes naturels y abondent ; dans l'une d'elles, une petite chapelle est dédiée à la Vierge Marie.

Avant de rejoindre le village, l'on passe devant l'église paroissiale, laquelle se situe à 100 m environ et à l'est du bourg principal. Elle fut construite en 1772 aux frais de Mgr Rora, archevêque de Turin. Le presbytère se trouve derrière l'église sur un replat en dessus. Y est adjoint un observatoire météorologique fondé et financé par la section turinoise du CAI et dont s'occupe le curé. Il se trouve à 1471 m au-dessus du niveau de la mer.

Le blason de la commune révèle le curieux dessin, peint devant un oratoire au flanc de l'église paroissiale, représentant un aigle qui tient entre ses serres une aile d'oiseau et en arrache une plume.

Cela rappelle que par le passé, Balme appartient à la commune d'Ala dont le village se sépara pour devenir une commune en soi.

Près du presbytère, sourdent les eaux limpides et fraîches d'une source, recueillies sous une niche du mur de soutien. Laissant à gauche la route qui descend vers l'aval pour franchir la Stura et rejoindre le hameau Cornetti, où il se dit qu'on trouve les plus belles et gentilles paysannes du pays, on monte vers les maisons du village. On le doit traverser entièrement par des ruelles et escaliers, en se portant à droite, si l'on veut rejoindre l'hôtel d'Italie (le

mieux situé entre les deux indiqués) qui occupe le dernier bâtiment en haut du village. L'hôtelier Bricco Giacomo y vend même cigares et tabac. »

Peintres, sculpteurs, architectes et prix Nobel : la villégiature balmaise de la famille Levi Montalcini

Gianni Castagneri

Le phénomène touristique qui, depuis la fin du XIX e, avait commencé à concerner les Vallées de Lanzo, tentait en apparence de reprendre sa normalité, après la pause due aux événements belliqueux et funestes de la grande guerre. Si, pour beaucoup de montagnards, ces circonstances difficiles avaient imposé le choix de l'émigration définitive, pour d'autres la paix retrouvée semblait représenter un moment décisif pour employer les forces qui leur restaient et se lancer dans de nouvelles entreprises et expériences.

En ce qui concerne Balme, grâce aux expériences vécues sur les neiges du front, les investissements des différents opérateurs ne se tournèrent plus seulement vers la belle saison ; ils sentirent les possibilités croissantes d'activités offertes par les longs hivers. L'on commença alors à se tourner vers l'organisation de compétitions de ski dans les différentes disciplines, le saut y compris.

Les nombreuses cartes postales imprimées en ces années commencèrent à montrer de vastes pentes enneigées et, bien que sans équipement de remontées mécaniques, les définirent sans trop de timidité « champs de neige ».

Le succès et la popularité de la localité devinrent bientôt significatifs, accroissant de fait la nécessité d'augmenter l'offre hôtelière. Au début des années 30, les structures en présence, s'organisèrent même en « *consortium hôtelier de Balme* ». De même, quelques villas de maîtres, au style sobre et robuste de caractère alpin, surgirent çà et là.

En haut du village, un bel édifice, réalisé au début du siècle, devait s'adjoindre un hôtel au point de départ du car. Il fut finalement transformé en habitation après la décision d'arrêter l'autocar plus en aval. C'est dans cette maison, qu'autour de la fin des années 20, résidait en villégiature la famille Lévi Montalcini. Adamo Lévi et sa femme Adèle Montalcini étaient tous les deux des juifs sardes, nés et résidant à Turin. Lévi était un entrepreneur qui avait réussi, propriétaire à Bari d'une grande fabrique de glaces et de distillation d'alcool de caroube, occupant avant la guerre un millier d'ouvriers. Le bâtiment, qui hébergeait durant l'été sa nombreuse famille, se trouvait à l'embranchement de la route du Pian della Mussa, à côté de l'hôtel Belvédère *Camussot* qui était alors au sommet de son offre en termes de chambres et de services. Presque en face, Stefano Bricco *Camussot* venait d'achever en 1921 le Caffé Nazionale, le confiant à sa jeune fille Maria, du même âge que les deux plus jeunes filles de la famille Levi avec lesquelles se noua bientôt une étroite amitié.

Ceux qui auraient été définis comme les « *sgnòuri* » dans le dialecte local, les messieurs, représentaient concrètement un noyau familial cultivé et bienveillant. Adamo Levi était ingénieur et mathématicien, tandis que sa femme se délectait de peinture. Dans ces années à Balme, ils commencèrent toutefois à lancer les talents personnels de leurs enfants. L'aîné, Luigi, appelé Gino, (1902-1974) montra vite des aptitudes artistiques, dons auxquels il se voua passionnément. « *Ils firent de lui un des plus grands architectes de son temps et lui permirent d'exprimer dans ses projets sa sensibilité innée de sculpteur* ». Des talents qu'eut soin de prolonger plus tard sa sœur Rita. De cette passion de modeler l'argile et la pâte à modeler, il reste une trace dans un bas-relief conservé encore aujourd'hui dans une famille du village. On lui attribuerait aussi un beau portrait signé justement « Gino 1928 » représentant le guide alpin Pancrazio Castagneri dit « *Rissa* » (1881-1940) qui habitait la grande maison juste derrière la leur. La seconde, Anna, née en 1904, passionnée de lecture et aspirant à écrire, avait au contraire sacrifié ses aspirations au mariage et aux soins des enfants.

Les jumelles, Paola et Rita, nées en 1909, possédaient des aptitudes différentes. Paola, en ayant terminé avec le lycée à 17 ans, se voua à temps plein à la peinture, entrant dans l'atelier de Felice Casorati, peintre de renommée européenne. En 1939, avec une

monographie qui lui était dédiée, elle recevait les compliments d'un autre artiste célèbre – Giorgio de Chirico – pour son « *fort tempérament pictural* ». Ce qui influença les choix professionnels de Rita fut la disparition prématurée d'une personne au service de la famille, Giovanna, originaire de Rivarossa, victime d'une maladie incurable à l'issue fatale. Rita, qui avait alors 20 ans, reprit ses études interrompues trois ans plus tôt et entra en 1930 dans l'école de médecine de l'histologiste antifasciste Giuseppe Levi, père de l'écrivaine Natalia Ginzburg. Entre autres, dans le livre célèbre de Natalia « *Lessico familiare* » (en français « Les mots de la tribu ») est noté le lien singulier du médecin avec la montagne, renvoyant à Balme quand elle écrit : « *quant à nos chaussures d'hiver, c'est mon père qui s'en occupait, elles étaient commandées à un cordonnier qui s'appelait « il signor Castagneri » et avait un magasin dans la via Saluzzo* ». Il s'agissait du guide Balmais Fedele Castagneri dit « *Griseùl* », détenteur d'une entreprise de chaussures florissante qui comptait même la famille royale parmi ses clients.

Le professeur Levi était une figure marquante du milieu médical et de la biologie et Rita entreprit avec lui des études sur le système nerveux qui, poursuivies tout au long de sa vie, l'ont conduite à l'attribution du premier prix Nobel de médecine en 1986. Deux autres étudiants turinois du Pr Levi, Salvador Luria et Renato Dulbecco, ont obtenu la même reconnaissance à des époques diverses pour leurs découvertes respectives dans le domaine de la science.

La maison des Levi Montacini, en haut du village, au lieu dit « *Cinàl* » était alors souvent fréquentée par un autre artiste souvent à Balme ces années-là. Il s'agit du peintre et architecte Gigi Chessa (1898-1935), fils de l'aquafortiste célèbre et raffiné, Carlo Chessa (1855-1912) et de Luisa, des comtes Carelli qui possédaient une belle villa au centre du pays. Gigi Chessa conçut à Balme de nouvelles constructions (la villa Borsotti « *la Nave* » avec Umberto Cuzzi, la villa Castagneri près de la cascade) sans oublier la réalisation de quelques portraits et de nombreux paysages. C'est justement l'ami Gino qui s'occupera de l'organisation de l'exposition rétrospective de Chessa à Milan en 36, à la suite de sa disparition précoce.

Toutefois, en ces années où l'on se souvient dans la vallée des venues d'Umbert de Savoie et du physicien et inventeur Guglielmo Marconi, la réalité quotidienne de la famille Levi Montalcini commence à se teinter de sombre. L'usine de Bari avait fermé ses portes suite à un grave incendie, aux grèves et à la crise économique. Le chef de famille mourut alors que, justement, il prévoyait en 1932 la réalisation d'une nouvelle fabrique de glaces et une distillerie à Turin. Dans la période qui suivit, la société italienne s'était désormais acheminée dans un antisémitisme croissant qui touchait même les membres de famille Lévi Montalcini qui, sans être observants, se définissaient plutôt comme « libres penseurs ». En 41, le nom de Gino apparut avec ceux de prestigieuses personnalités du monde politique, scientifique et académique dans un infâmant manifeste anti-juif affiché à Turin.

Les informations sur leur fréquentation de Balme se perdent en ces périodes de convulsions. Une seule allusion se référant au 8 septembre 1943, le premier prix Nobel écrit : « *Maman, Paola et moi, repartons pour un petit village de montagne où nous avons déjà passé l'été. Dans le car qui nous ramenait là-haut, nous rejoignit la voix des hauts parleurs qui appelaient les gens à se rassembler.*

En montagne, nous fûmes de suite rejoints par Gino et Maruccia (sa femme n.d.r.) qui avaient brutalement interrompu leur voyage pour nous rejoindre. »

Nous ne savons pas s'il s'agit de Balme, mais il est agréable de se souvenir qu'en ces années, les vallées de Lanzo furent un lieu important et sûr de protection et d'asile pour les familles d'origine juive, grâce aussi aux liens qu'elles avaient tissés avant que n'émanent ces funestes lois raciales.

Les péripéties successives vécues lors de cette période de guerre amenèrent la famille à fuir plusieurs fois les persécutions avec des déplacements continuels. Lors de l'après-guerre, Gino reviendra dans les vallées, lui qui avait déjà conçu en 42-43 le projet de la tour des usines de papier G. Bosso.

Parmi ses œuvres majeures de style rationaliste, on peut compter celle de la centrale hydro-électrique de Gran Prà Ceres, réalisée en 1947-48.

Désormais, de ce temps passé, alors que la villégiature contribuait à la vie des vallées, comme cela se passe encore aujourd'hui pour les célébrités qui fréquentent les lieux à la mode, ne restent souvent que des souvenirs enfouis, des moments qui émergent des plaques couleur sépia, retrouvées dans quelque mansarde, où, entre touristes et panoramas, on pourrait aussi trouver ces jeunes dynamiques qui, il y a peu, ont donné du lustre au nom de leur famille et à celui de leur pays.

Les « Vedrette » de Servin, l'agonie d'un glacier

Giorgio Inaudi

Aux jours les plus chauds de l'été, près de l'embranchement du hameau Cornetti, nommé Pont delle Canove pour les Balmais, on peut observer un curieux phénomène : les eaux du torrent Paschiet qui se versent dans celles du Stura, sont extrêmement limpides et presque sombres par la couleur des pierres du fond alors que celles du plus grand torrent sont troubles et blanchâtres ; pendant quelques mètres, les deux cours d'eau semblent confluer sans se mélanger. Le Stura, de fait, entraîne une grande quantité de fin limon glaciaire, tiré des glaciers qui occupaient encore de vastes zones en haute altitude, à l'embout des vallées alors que les eaux du torrent Paschiet proviennent de sources et sont donc très pures. Et pourtant il fut un temps, pas si lointain, où un petit glacier se trouvait aussi dans ce vallon.

« *Le Servin bouge, le temps va changer* » disaient les Balmais du hameau Cornetti quand ils entendaient le sourd grondement provoqué par les blocs roulant depuis la moraine du petit glacier de Servin qui se trouvait juste au-dessus de leur petit hameau. Cela indiquait l'arrivée du *vent marin*, celui que nous appelons *foehn* aujourd'hui, le glacier desserrait alors son emprise sur la roche emprisonnée entre ses fissures entre lesquelles commençait à s'écouler l'eau de fusion. Le glacier fonctionnait un peu comme le baromètre du village. En 1904, quand Filippo Vallino nota ce fait dans le volume dédié par le Club Alpin Italien aux Vallées de Lanzo, le phénomène était déjà en voie de disparition avec la diminution progressive du glacier, qui, déjà, s'était alors écarté de la moraine frontale située sur le bord d'un gradin rocheux, sur le versant nord des Pointes Barale et Servin.

C'était l'unique glacier se situant sur une chaîne latérale aux Vallées de Lanzo, niché dans un petit cirque où n'arrivent que rarement les rayons du soleil et où les précipitations pluvieuses et neigeuses sont particulièrement abondantes. Le massif Servin et Ovarda, qui dépasse en plusieurs points les 3000 m, est un des lieux des Alpes où la haute montagne surgit le plus à l'improviste de la plaine, distante à quelques kilomètres à vol d'oiseau. C'est pour cela, surtout au printemps, que les masses d'air humide qui se lèvent de la vallée du Po, se rencontrent avec les couches plus froides des sommets où subsiste encore la couche de neige de l'hiver ; elles se condensent en chutes de neige qui parfois se comptent en mètres. Ce glacier existait donc du fait de ce micro climat malgré son altitude relativement modeste (2600-2800 m). Au cours de l'été 2005, le glacier a entamé une extinction rapide. Après s'être blotti toujours plus contre la paroi, il s'est finalement divisé en trois tronçons dont les deux lambeaux externes sont restés agrippés au rocher alors que celui du centre s'est détaché et écroulé vers la vallée jusqu'à s'accumuler en un amas de blocs ressemblant à une chute de séracs. Là où s'étendait le glacier, on trouve aujourd'hui un lit de roche lisse jusqu'à une ligne de blocs formant une ébauche de moraine formée dans les années 70 après une série d'hivers très enneigés et alors que le glacier connut une petite phase d'expansion. En réalité les glaciers étaient même deux, un entre les pointes Autour et Servin et l'autre entre la Pointe Servin et la Pointe Barale. Les noms de ces sommets méritent quelques mots puisque s'y affirmèrent les pionniers de l'alpinisme turinois.

La Pointe Barale (fine lame rocheuse qui présente les points les plus scabreux de la crête) prend le nom de Leopoldo Barale qui fut l'un des premiers à explorer les sommets de nos vallées. L'Autour et le Servin sont des noms locaux : le premier est une déformation de la Tour, le second est en réalité le nom que les Balmais donnent à tout le grand vallon, signifiant lieu sauvage et inculte. Il a la même étymologie que le Cervin, « le plus noble rocher d'Europe », qui n'a rien à voir avec les cerfs et qui était aussi à l'origine le nom que

les habitants de Valtournanche donnaient, non à la cime, mais aux pâturages environnants. Par une curieuse coïncidence qui trouve son explication par l'origine franco-provençale commune, les Valdotains appellent le Cervin « Gran Becca » et les Balmais nomment leur Servin « Bec grant ».

Puisque nous sommes sur le registre de la toponymie, disons aussi que le terme de *vedretta* apparaît improbable dans les vallées de Lanzo et plus généralement dans les Alpes Occidentales. C'est en fait le nom que les Trentins donnent aux petits glaciers suspendus sur les parois des Dolomites, presque des plaques de verre reflétant la lumière du soleil. C'est probablement un cartographe de cette région qui baptisa ainsi les deux glaciers du Servin alors que les Balmais ont toujours utilisé avec leur patois le nom de *guiassia*.

Il suffit de regarder une carte topographique ou de simplement lever les yeux de la place de Balme pour comprendre que dans un passé lointain, le glacier devait occuper tout l'amphithéâtre grandiose, dit à juste titre « de Servin » qui représente à lui seul presque la moitié du territoire de la commune. Un grand espace aujourd'hui totalement improductif et presque inaccessible à cause de l'épaisse végétation qui a englouti les chemins muletiers montant du bas. La faute en revient surtout à l'aune vert que les gens de la vallée nomment « *dròsess* », qui apprécie les vallons humides et raides et se développe à l'horizontale, plié par le poids de la neige, jusqu'à constituer un obstacle presque insurmontable. Ce fut un bois autrefois précieux car il produit beaucoup de chaleur et brûle sans fumée ; il était recherché pour la production de charbon de bois et aussi pour confectionner la poudre explosive, mais est maintenant négligé.

Pourtant, il fut un temps, désormais lointain, où ces éléments étaient à la base de l'économie de la vallée, essentiellement grâce aux mines de pyrite ferreuse exploitées en de nombreux lieux des Vallées de Lanzo et aussi ici dans le vallon de Servin.

Les mines, le gisement même, puisqu'il s'agissait d'une carrière à ciel ouvert, se trouvaient à la base de la paroi nord de la Pointe Servin. Elles furent longtemps exploitées, peut-être depuis le bas Moyen-âge et probablement jusqu'à la fin du XVII^e siècle (on ne dispose pas de documents sûrs), quand le glacier vint probablement recouvrir le gisement, ou, encore plus probablement, quand vint à manquer le combustible alimentant les forges. De cette épopée des mineurs, qui contribua aussi au peuplement de la vallée, réclamant une main d'œuvre spécialisée du Val Sesia et bergamasque, Il subsiste un témoignage dans le hameau situé sous le vallon nommé *les Fré*, c'est-à-dire les forgerons, et beaucoup plus haut, des chemins muletiers pavés de larges dalles de pierre qui permettaient aux luges de traverser, même sans neige, les étendues de moraine et de pierraille. Puis le rideau du temps est aussi descendu sur les mines et le pastoralisme seul subsista.

Jusqu'aux années du second après-guerre, des dizaines d'alpages surgirent dans le vallon, aujourd'hui en ruines, pour leur plus grande part. Plusieurs familles y passaient l'été avec leur bétail, essayant d'améliorer les maigres pâturages en retirant les pierres, en extirpant rhododendrons et genièvre. Puis les vieux bergers moururent l'un après l'autre et personne ne les remplaça. Le dernier d'entre eux, dit *Mimi Preda*, dont on se souvient encore de la vigueur physique et de la détermination (il se disait qu'il avait abattu un mulet de son poing) réunit toute la propriété, mais ce ne fut que pour peu d'années.

À sa suite vint un autre propriétaire, un de la ville qui chercha à valoriser le vallon au plan touristique, mais il dut renoncer du fait du manque total de voies d'accès et à cause des investissements gigantesques à envisager. Restèrent sur le papier, pour le même motif, les projets mirobolants d'une grandiose station de ski exploitant les champs de neige qui s'étendent sous le glacier. Dans les tavernes du village, et pas seulement, certains rêvaient de riches entrepreneurs, voire d'étrangers, prêts à investir des sommes folles, de projets qui auraient changé la face de la vallée... Des légendes qui circulent de temps à autre dans nos vallées... Naturellement, rien ne se fit et peut-être, ce fut mieux ainsi. Aujourd'hui, alors que nous sommes aux premières années du nouveau millénaire, une offre extraordinaire paraît sur Internet : pour une poignée de sous, tout le vallon est en vente, tout compris, dirait une agence de voyages) alpages, bois, cascades, chamois et glacier. Un journaliste allemand se

fait curieux et vient réaliser quelques interviews. Des lumières s'allument pour quelques jours dans le vallon de Servin, mais aucun acquéreur ne se montre et le silence retombe bien vite. Aujourd'hui, c'est un désert où, seul, quelque courageux de la vallée, attaché à la tradition, continue d'y conduire un troupeau de génisses qui restent en liberté, le temps du bref été d'altitude. Juste sous le glacier, se trouve le long rocher dit *Ròtchi d'l'òumbra*, la roche de l'ombre, qui indique l'avancée de la saison, quand, lors des après-midis de la fin août, une ombre longue commence à se dessiner à sa base, indiquant qu'il est temps de redescendre vers la vallée avant que ne tombe la première neige.

Ce sont des jours où il convient de se préparer à l'hiver, au grand froid qui tombe brutalement, engourdissant les hommes, la nature et les animaux. Et alors, toujours au Pont delle Canove, on pourra observer un autre spectacle étrange. Les eaux du torrent Paschiet, désormais glacées, car assez loin des sources, s'écoulent, murmurant sous une lourde cuirasse de glace, bientôt enfouies sous un manteau de neige, alors que celles du Stura, provenant de la nappe souterraine du Pian della Mussa, sont relativement chaudes, libres de glace, semblant parfois fumer par l'évaporation dans l'air glacial de l'hiver.

Là-haut, le grand amphithéâtre de Servin semble briller comme un miroir aux brèves heures de soleil et l'on y distingue à peine la trace d'un skieur alpiniste qui monte lentement à peaux de phoque.

Des gens de Mondrone au XX e siècle

Ariella Robetto

Comme fille du siècle dernier, j'eus la chance de passer les vacances d'été à Mondrone dans les années 50-60 du XX e siècle. On disait alors « passer les vacances » et nos horizons étaient alors naturellement proches de ceux des villages du Torinese. Les plus riches poussaient jusqu'à la mer en Ligurie. Rien à voir avec les voyages actuels, quand le monde semble toujours trop petit aux désirs de chacun et qu'une frénésie exotique pousse loin, toujours plus loin. L'on connaît des mers lointaines, des déserts et gîtes de luxe, mais l'on ne rencontre plus les personnes, on ne noue plus d'amitiés destinées à durer toute une vie et, parvenus à un certain âge, on n'a pas la possibilité d'évoquer avec douceur et nostalgie les figures disparues, estompées par le temps.

Dans ces lignes, je voudrais évoquer quelques figures parmi les Mondronais que je connus en ces années. Je demande indulgence si mes souvenirs divergent un peu de la réalité, ce qui arrive souvent avec les souvenirs, mais la discordance peut encore s'accroître du fait que j'ai perçu ces personnes avec le regard de l'enfance, puis celui de l'adolescence ; les souvenirs liés à ces moments de vie sont souvent proches du mythe et appartiennent à l'âge d'or de chacun.

La première figure à apparaître sur cette scène est celle de Toni Droetti que toute ma famille appelait « *Pari Droet* », un homme âgé, approximativement contemporain de mon grand-père. Quand, à partir du mois de mai, nous commençons à passer la fin de semaine à Mondrone, à peine arrivés le samedi après-midi, nous montions aux Sart, à sa « remue » pour acheter du lait. Monter aux Sart était une fête : je sens encore aujourd'hui le parfum des troncs des mélèzes écorcés dans la trouée, à l'entrée du sentier, près du pont sur le Rio Cevù, le bleu des gentianes pointant dans le pré qui s'ouvrait soudain à la sortie du bois.

Pari Droet nous accueillait, menu et bas de stature, engoncé de pantalons de velours et d'un tricot de laine rude des brebis ; à l'intérieur du chalet, flottait la bonne odeur chaude des vaches et il y avait toujours une tranche de polenta sur l'appui de la fenêtre.

À Mondrone restaient son fils Titta avec sa femme Bina et leurs trois petites filles. Ils travaillaient l'été continuellement, sans s'arrêter. De longues années plus tard, ce fut au tour de Titta et Bina de m'accueillir dans leur sombre cuisine, près du poêle, pour me raconter durant les longs après-midis d'hiver, plein d'histoires de sorcières, de « physique » et de vraie vie, m'indiquer les lieux inconnus des cartes, où s'étaient passés des événements étranges : un patrimoine irremplaçable de traditions et de savoir montagnard.

Je revois ensuite *Caroulin-a*, *Jeta*, *Lussiòta*, à l'intérieur de l'église, assises à leur place, toujours la même, marmonner leur chapelet sans se soucier de la célébration. Sur le premier

banc, les deux guides de prière, qui, âgées, habitaient la même maison près du torrent avec de longues rangées de capucines orange s'enroulant à la palissade de bois. Il me semble encore percevoir l'odeur âcre et épicée du tabac à priser que beaucoup d'entre elles utilisaient, extrayant entre deux doigts une « prise » de la petite boîte conservée dans la poche de la blouse avec un mouchoir et le chapelet.

Elles étaient de petite taille et vêtues de noir de la tête aux pieds, comme des vers dans leur cocon, un foulard recouvrant leur tête. Seules les guides ne l'utilisaient pas, mais elles portaient la *couèfa* (coiffe), signe peut-être d'une émancipation advenue.

Et c'est Carolina, *Caroulin-a dij gat*, à se présenter avant toutes, un visage de terre cuite, fissuré de rides profondes, un corps informe dans l'obscur de ses habits envahis des puces de ses innombrables chats, son unique compagnie. Je la connus déjà très âgée, en odeur de sorcellerie, malgré sa présence assidue aux chapelles, messes et bénédictions. Les adultes, pourtant, se souvenaient d'elle dans les années 30, astucieuse et enjouée, toujours prête à inventer des expédients pour réunir déjeuner et dîner. Elle racontait à ses compères connaître « le prince » (Umberto de Savoie) qui venait souvent la trouver. Elle pouvait porter la bonne parole pour une petite pension, une exemption, un emploi de servante ou de faquin auprès des messieurs de Turin...En échange, elle se contentait d'un petit présent, un lapin, un poulet, une demi-douzaine d'œufs. Ainsi roulant l'un et l'autre, elle joignait les deux bouts. Elle réussit même à obtenir un chevreau du dernier maire de Mondrone, *Angel*, Angelo Solero, lui promettant des contributions à l'amélioration du pays. Le premier citoyen avait clairement compris les stratagèmes de la dame, mais il feignit de la croire pour offrir son aide.

Afin que ses rencontres avec le prince se passent en secret, loin des regards indiscrets, elle racontait qu'elles avaient lieu à Baudé, le long de la vieille route de Martassina, là où suintait de la roche une source minuscule. Au village, tous craignaient ce lieu où se rassemblaient les pires sorcières et personne n'osait s'aventurer à contrôler la véracité des récits de Carolina. Le maire, avec un rire bonhomme, lui demanda comment l'hôte royal parvenait à Mondrone. Elle répondit qu'il venait en voiture, mais quand Angel lui objecta qu'il n'avait pas entendu le bruit de l'auto, elle répondit tranquillement : « *il n'avait pas allumé son moteur pour ne pas se faire entendre* ».

Caroulin-a mourut au milieu des années 60 au mois de juillet ; tous vinrent à ses funérailles, villageois et vacanciers. Il y avait même *Mini Coudèra*, visage sombre de berger andin, taillé à la hache, voix de basse, profonde et caverneuse. Il chantait les messes, les vêpres, les funérailles, les rosaires pour les morts, quinze mystères pour cent cinquante Ave Maria. Ce jour-là, du haut de la tribune, il entonna l'office des défunts, un « *Dies Irae* » terrible. La voix de tonnerre résonna par tout l'édifice : *dies illa tremenda...dum veneris iudicare saecula per igne...*

Nous nous sentions déjà tous « *à la porte de l'enfer* », terrifiés à l'imminence du jugement dernier. Les enfants déjà grands se souviennent encore de *Nin dou Cunij* qui envoyait les enfants au bureau de tabac pour acheter le tabac à priser Santa Giustina et après les avoir tous mis en file, en mettait un peu dans les narines de chacun en guise de récompense pour le service. À cette époque, les femmes de Mondrone s'étaient déjà un peu raffinées, mais avant, presque toutes fumaient le toscan, travaillant comme les hommes, tête cachée sous un vilain chapeau noir.

C'est aussi Don Nicola Gerard qui se matérialise avec sa soutane noire, dans l'odeur et la fumée du cigare : vieux prêtre au rude visage de montagnard, ensauvagé de sourcils chassieux, tant amoureux de la philosophie et des belles lettres que peu enclin aux soins des âmes et à l'évangélisation. Il avait une voix nasale avec un rhotacisme accentué dans sa prononciation, probablement installé par 25 ans de mission chez les émigrés italiens en France, peut-être plus simplement l'accent d'origine de Mentoulles. Homme sceptique et désenchanté, il farcissait ses homélies de cours de philosophie classique : Platon, Socrate et Aristote y étaient plus fréquemment cités que Jésus et les apôtres. Il épanchait sa passion alors que l'église regorgeait de vacanciers ; je ne sais pas ce qu'il racontait durant l'hiver quand son troupeau se réduisait à un maigre gibier d'âmes. Il ne manifestait aucune propension à l'apostolat : le soir alors que quelques vieilles répondaient en lentes rengaines

au rosaire de la *guide* Solero, lui passait sur la place devant l'église, fumant son cher cigare ; de temps à autre, il s'approchait du portail pour saisir où elles en étaient arrivées et c'est seulement aux dernières litanies qu'il entra dans la sacristie afin de se préparer à la bénédiction. Sa vie s'écoulait entre les jeux de boules, de tarot et de longues promenades tout en goûtant son tabac toscan. Quand il jouait, on savait qu'il trichait volontiers pour gagner. Alors que quelque compagnon de jeu, le visage rougi par la rage, le lui faisait remarquer, sifflant un « faux » entre les dents, don Gerard, feignant l'indignation, l'admonestait « *comment te permets-tu de blasphémer face à ton prévôt ?* » et à chaque fois il le rendait muet. Il était estimé des Mondronais, non pour ne se soucier que peu de sauver leur âme et ne pas leur demander d'argent ; pas plus qu'on ne lui prêta des aventures avec des jeunes filles ou des femmes mariées. Il n'était pas un homme du livre et donc ressenti comme un semblable. Le seul ragot concernant ses rencontres venait peut-être à propos de cette vieille servante ramenée avec lui du Val Chisone et que tous nommaient amicalement « la femme du prévôt », mais ce n'était pas considéré comme un péché grave.

Des filaments obscurs de la mémoire, voici s'avancer avec sa *Jeta*, Pancras Castagneri, le vrai symbole du berger, avec sa barbe blanche qu'une habitude juvénile lui faisait coiffer chaque jour de façon différente : taillée plus courte dans sa partie antérieure, parfois elle était totalement exhibée, drue, retombant sur la poitrine. En d'autres occasions, la partie postérieure restait cachée à l'intérieur de la chemise se présentant alors courte et raide ; d'autres fois encore (summum de la vanité créative) elle se faisait étroite, nattée en petites tresses (un « rasta » avant la lettre), qui donnait à son visage l'expression de vie spirituelle d'un esprit follet. Homme de peu de paroles, il soupesait en de longs silences ses pensées avant de les exprimer. Ses discours, brefs et serrés, étaient exposés avec tranquillité, usant largement de métaphores, la voix calme et ferme, les mains marquées par le travail et la vieillesse, toujours placées contre les hanches. Une série de cartes postales fut dédiée à Pancras serré dans sa « *maij dou bort* » (veste de laine traditionnelle aux bords brodés). Sur le fond de ses montagnes, il apparaît comme un vieil et authentique patriarche. Il n'est plus avec nous depuis de nombreuses années, mais la carte est toujours exposée dans les restaurants de la vallée. Comme tous les personnages de légendes, *Pancras* ne peut pas mourir.

C'est *Minòtu* Solero qui se présente encore au souvenir, montagnard fin, cultivé et gentil qu'enfant, j'appréciais particulièrement pour son aspect physique. En fait, il était très petit avec un visage toujours souriant, la tête chauve et auréolée de cheveux très blancs. Pour moi, il était la figure classique de l'homme aux ballons, représentée sur le Corriere dei Piccoli.

Minotu était le frère d'Oreste qui avait épousé *Neta* de l'épicerie. *Neta* fut une figure mythique de Mondrone en ces années. Une femme très belle, yeux bleus, cheveux qui avaient été blonds attachés sur la nuque, traits nobles, distingués, raffinés. C'était la reine de l'épicerie. J'adorais ce lieu, une boutique toute petite, sans élégance, mais où l'on pouvait trouver n'importe quoi. *Neta* sortait avec désinvolture, des recoins les plus cachés, la marchandise demandée avec son sourire et sa gentillesse innée. Entendons nous, c'était une femme sévère, volontaire et autoritaire, comme ne le peut qu'être une femme ayant élevé au moins huit enfants. C'est surtout son attitude qui me frappait. Quand arrivait le camion de l'horticulteur pour l'approvisionnement, *Neta* sortait sur la route, regardait d'un coup d'œil rapide, mais très attentif, la marchandise, puis extrêmement résolue, indiquait de gestes larges du bras, les cageots qu'elle entendait acheter. Ses mouvements étaient sûrs et déterminés, un chef d'orchestre aux prises avec une symphonie de Mozart.

Elles sont tant, trop nombreuses, les figures qui encore se pressent à notre esprit : Silvio et sa femme Tina qui, avec son habileté manuelle, faisait fleurir gentianes et edelweiss sur les bords rouges des vestes de laine, Felicina, la postière, et son mari, *Giouanin*, Luigina de l'hôtel Regina qui faisait semblant de ne pas s'apercevoir que son fils, Dino, du même âge que nous, soutirait les jetons du juke box, nous permettant ainsi d'écouter gratuitement les chansons des Beatles et de danser dans le vieux salon en désuétude, *Monsù* Giovanni, frère de Mgr Silvio Solero, personne fine et gentille. Mon père et lui passaient le temps à bavarder

sur le banc placé dans la courbe à l'entrée du sentier de la Gorgia et je n'ai jamais su ce qu'ils pouvaient se raconter.

Encore une figure que je désire encore évoquer avec affection, celle de *Linu*, parti trop vite depuis peu. Pour moi *Linu* a toujours été le petit jumeau de *Lajet*, lui et sa sœur Maria Piera étaient jumeaux, mais ne se ressemblaient pas et cela restait pour moi, enfant, une anomalie incompréhensible. Je me souviens d'eux, petits, à la remue du *Lajet* où je les voyais alors que je montais en promenade aux mines avec mon père et mes cousins.

Linu, devenu un homme modeste, réservé, extrêmement timide, fut un véritable sage de la montagne ; il possédait une grande habileté qu'il n'a jamais voulu mettre en avant dont l'art de la photographie, l'habileté dans le travail du bois et une très grande connaissance de sa terre, expérience imprégnée de sentiment, enrichie par un cœur de vrai poète de la montagne.

Je conserve quelques-unes de ses réalisations achetées à l'un des petits marchés de Mondrone. Je les regarde souvent avec nostalgie, particulièrement cette petite vache en bois de noisetier que tous les jeunes bergers apprennent à tailler et qui constituent un des rares jouets qui leur soient accordés. Aujourd'hui *Linu* repose avec toutes ces figures évoquées dans le petit cimetière situé dans les prés entre l'église et la Stura, veillé par le Bec du Faussèt, l'Uja, la Carlera, fidèles compagnons d'une vie entière.

Les Savoie en vallée d'Ala

Claudio Santacroce

Les Vallées de Lanzo comptent parmi les premières possessions de la Maison de Savoie et pour cela elles se nommèrent ensuite *Terra Vetus* (terre vieille). Une première fois les vallées passèrent sous l'autorité de la Maison de Savoie quand Odon de Savoie fils, succédant à Humbert aux Blanches Mains épousa vers 1046 Adélaïde qui avait hérité en 1035 de son père Olderic Manfredi son pouvoir sur un vaste territoire comprenant aussi la vallée de Mathi (Vallis Amathegis) correspondant approximativement aux actuelles Vallées de Lanzo. Après la mort d'Adélaïde en 1091 et jusque vers 1150, l'on n'est pas certain que les Savoie aient eu un pouvoir effectif sur les Vallées. Elles revinrent aux Savoie en 1305 quand Marguerite, fille du comte Amédée de Savoie, à la mort de son mari Giovanni de Monferrato, obtint en usufruit les Châtellenies de Lanzo, Cirié et Caselle dont elle tenait aussi la juridiction et le gouvernement confié en grande partie à son père. La marquise Marguerite est connue pour la concession aux gens de Lanzo des Statuts, une série de libertés et de franchises très avancées pour l'époque, confirmées en 1351 par son petit fils et héritier Amédée VI, le Comte Vert.

L'autorité des Savoie sur les Vallées de Lanzo se fonde donc sur une origine très ancienne alors que leur présence personnelle effective y est assez récente. De fait, les Vallées de Lanzo, sans passages alpins aisés, restèrent toujours dans un certain isolement et ne furent pas touchées par de grands événements.

Avec le transfert de la capitale de Chambéry à Turin (1563), voulu par Emmanuel Philibert, les Vallées de Lanzo se trouvèrent proches du centre du duché et donc plus facilement accessibles aux ducs de Savoie ; elles devinrent des lieux prisés pour la chasse, en particulier celle des « bêtes noires », soit les ours et les sangliers. Pour ce qui concerne la Vallée d'Ala, l'on sait qu'Emmanuel Philibert chassa à Ala en 1574 et que Victor Amédée vint en 1686 jusqu'au-dessus de Balme.

Au XIX^e, les Vallées de Lanzo devinrent un but touristique pour la noblesse turinoise et pour de nombreux membres de la Maison de Savoie, comme le duc Ferdinand de Gênes qui vint aux Molette, à Balme. Au XX^e siècle, eurent lieu visites et séjours privés. La reine Marguerite en 1902, puis le 10 juillet 1922 au Pian della Mussa.

Séjournèrent à l'hôtel Belvédère de Balme : en 1921, le roi Victor Emmanuel III avec la reine Hélène et leurs filles pour la chasse au chamois, le 7 février 1927, Philibert duc de Pistoia, la princesse Marie Adélaïde, la princesse Bone Marguerite avec son mari le prince Conrad de Bavière pour une sortie à ski au Pian della Mussa, la duchesse d'Aoste, Hélène de France. Au Grand Hôtel d'Ala séjournèrent en juillet 1923, Thomas, duc de Gênes, avec son épouse,

Isabelle de Bavière et leurs enfants, Philibert, duc de Pistoïa, Adalbert, duc de Bergame, Bone Marguerite. En 1931, Louis Amédée, duc des Abruzzes vint admirer la gorge de Mondrone et visiter le sanctuaire de Martassina. Il vint encore à Ala en août 1932. Enfin c'est son altesse royale, Humbert de Savoie, prince du Piémont et héritier du trône, qui vint plusieurs fois visiter les Vallées de Lanzo, en particulier dans les années 1925-1931, alors qu'il résidait à Turin. À cette époque, le prince se rendit dans presque toutes les communes des vallées pour les motifs les plus divers : camps militaires du 92 et régiment de la Basilicate dont il était le commandant colonel, inaugurations, manifestations patriotiques, visites de collèges, d'écoles maternelles, colonies, hospices, industries, stades. Il était toujours accueilli avec enthousiasme et admiration par la population locale et les vacanciers, les autorités en grande pompe avec les jeunes filles en costume des vallées. Le prince du Piémont se rendit en Val d'Ala : le 2 décembre 1926, à Balme en visite privée les 2-3 août 1930 ; à Mondrone, il fut accueilli par Mgr Silvio Solaro à la villa Levi ; le 11 août 1930 au Pian della Mussa, visite à la colonie de Vittorio Sigismondi ; le 8 août 1931 au Pian della Mussa, visite au camp d'été de M.V.S.N. pour la rencontre universitaire « Prince de Piémont » ; 23 août 1931, à Ala, visite au camp d'été des élèves officiers de Moncalieri.

Le chasseur de chamois

Tiré de « Les Vallées de Lanzo, scènes et légendes » de Maria Savj-Lopez 1886, réédité en 1974.

Il paraît que vers 1700, il plut au diable de jouer les alpinistes ; aujourd'hui, les fées dansent encore à Piansoletti parmi les rochers, comme sous les hêtres énormes et les bouleaux, alors que le chef sorcier joue une musique aux rythmes frémissant de passion. Mais le diable aurait depuis changé de costume et les chasseurs, guides et alpinistes ne le rencontrent plus dans les montagnes. Ce ne fut pas le cas, toutefois, pour le valeureux chasseur de chamois, Battista Boggiati de Balme.

Il descendait de l'Alpe Solero vers le Pian della Mussa, seul dans la montagne. Il aperçut, depuis le vallon où court la Stura, le brouillard montant en fumée légère et, alors qu'il pensait à une seule des plus belles jeunes filles de Balme, peut-être retournant à cette heure vers la maison paternelle avec une gerbe d'herbe sur la tête, il hâta le pas, impatient de revoir les toits bruns et le clocher de son village natal. Il ne pensait guère à la chasse quand il vit au-dessus de l'étroit sentier un chamois immobile, qui paraissait même le regarder. Il s'arrêta, stupéfait, car le vent soufflant vers le chamois, portait à son odorat la présence humaine.

L'étrange bête ne bougeait pas, semblant même observer le chasseur comme pour le railler. Désappointé, car sans fusil, Battista s'arrêta, lui aussi pour mieux voir le chamois, puis pris de colère et dans l'impossibilité de l'abattre d'un tir de fusil, il prit une pierre et la lança avec violence dans sa direction, espérant le blesser, mais le chamois observa le fait sans plus bouger.

Un moment plus tard, Battista sourit, pensant à sa colère inutile et poursuivit son chemin ; mais après quelques pas, il revit le chamois encore proche, sur un haut rocher, comme le défiant à nouveau et il fut pris d'une colère encore plus violente. Il ne ramassa pas d'autres pierres pour les lancer contre le chamois, mais décida de revenir à l'aube du lendemain pour l'attendre, se réjouissant de lui envoyer une balle dans son poitrail. La légende ne dit pas si Battista partit de Balme le soir même avec le fusil à l'épaule ou avec la lanterne allumée, pour se trouver prêt à chasser aux premières lueurs de l'aube, ou, si, le matin suivant, qui était dominical, il soit parti d'un pas pressé, avant le lever du soleil, de sa maison au Pian della Mussa. L'ancien récit, connu dans la vallée jusqu'à Ceres, dit qu'il retrouva, le matin du dimanche, le chamois railleur vu le soir précédent et qu'il le reconnut de suite, car aucune bête n'avait coutume d'attendre les chasseurs et de les fixer d'un regard sûr et qui, même vu de loin, semblait de feu. Battista l'aperçut ainsi ; immobile et riant de bon cœur, il abaissa son fusil, le prit en mire et tira. Il était le meilleur chasseur de la vallée et il ne lui était jamais arrivé de rater un coup en direct à cette distance contre un chamois ; il fut donc assez surpris de voir aussitôt cette bête étrange sur une autre roche, qui ne paraissait même pas blessée, mais toujours occupée à le regarder avec les mêmes yeux de feu.

Le chasseur était un montagnard honnête, mais prompt à la colère, il jeta une malédiction à laquelle parut répondre un éclat de rire sonore, lui s'enflammant encore plus d'indignation, tira alors un second coup, mais le chamois ne tomba pas. Au contraire, il se retourna, fuyant à une vitesse vertigineuse et Battista, perdant tout éclair de raison, commença à le suivre de rocher en rocher. Il griffait ses mains sur les aspérités pointues des pierres, oubliait sa prudence habituelle, s'attaquant pour monter encore aux buissons de rhododendrons, se frottant au bord des précipices aux feuilles étranges des fougères ou sautant de bloc en bloc. Il ne regardait plus rien hormis cette bête étrange. Battista ne réussit que brièvement à réordonner ses pensées, se rappelant qu'il devait ce jour-là aller à la messe, mais n'ayant pas de montre, il regarda autour de lui pour chercher l'heure. Le soleil éclairait à peine les hauts sommets, il avait donc encore le temps de tuer cette bête, alors qu'à Balme, la dernière messe était dite à 10 h. Il pourrait donc revenir à temps remplir son devoir de bon chrétien. Plus tranquille à cet égard, il reprit sa course haletante derrière le chamois qui ne s'était arrêté qu'un moment, comme pour le défier encore, avant qu'il n'ait la preuve étrange du délire et du désordre infligés à son cerveau. Il ne pensait plus au fusil pour tirer, il voulait l'agripper de ses mains, l'étreindre, le déchirer et, encore chaud et palpitant, lui ouvrir une artère et sucer son sang.

Cependant les heures passaient, le chasseur et le chamois étaient parvenus à la surface lisse des glaciers et Battista avançait toujours, maintenant glissant, puis courant près de crevasses effrayantes, sans avoir conscience du danger, jusqu'à ce que le chamois s'arrête, comme s'il avait peur à la vue d'un précipice, sans pouvoir le franchir d'un saut. Battista s'arrêta, lui aussi, et renonçant au désir fou de le prendre vivant, rechargea son fusil, tira, presque au hasard, sa raison comme anéantie et, après le coup, un cri de joie résonna par la montagne. Le chamois était finalement tombé et, autour de son pelage fauve, le sang s'écoulait sur le glacier.

Comme enivré de la joie intense de cette victoire, Battista accourut auprès de son ennemi et commença de sucer son sang. Son désir de vengeance assouvi et revigoré par la chaleur du sang, il chargea le chamois sur ses épaules et, en expert de la montagne, choisit la voie la plus courte pour descendre de suite au Pian della Mussa. Il était inutile de presser le pas, le soleil brillait haut, irradiant les glaciers et le plateau. À cette heure, la dernière messe avait été dite depuis un moment à Balme.

Un peu humilié de s'être laissé emporter dans sa passion fébrile pour la chasse, et pourtant, finalement heureux d'avoir vaincu son ennemi, Battista cheminait d'un pas rapide, mais étrangement, le poids du chamois d'abord léger, ne faisait qu'augmenter, comme si, peu à peu, les viandes encore tièdes devenaient de plomb. Le chasseur, bien qu'en descente, pliait sous le poids, s'appuyant à son fusil, accablé, comme s'il ne pouvait plus lutter contre la fatigue et la sueur ne cessait de couler sur son visage.

Finalement, ne pouvant plus résister, et arrivé près des fleurs du Pian della Mussa, il jeta le chamois sur un petit tas de troncs de mélèzes et dit avec colère : « tu es lourd comme le diable ! ». Il se passa alors quelque chose d'étonnant, les yeux éteints du chamois s'allumèrent d'un nouvel éclat, ses cornes s'enflammèrent et, levant la tête, la bête infernale dit au chasseur atterré : « tu as raison, car je suis réellement le diable, tu m'as porté, maintenant il me revient de t'emporter ».

Battista avait manqué à son devoir, ne retournant pas à Balme pour la messe, et il en fut amèrement puni en se voyant à la merci du diable. Mais il était dévot et fervent de Saint Georges et, à l'instant, avant que son ennemi ne puisse le toucher, il tomba à genoux et se recommanda au Saint, promettant de faire peindre une fresque sur un mur extérieur de l'église, relatant les faits prodigieux si le diable ne parvenait pas à lui nuire.

La légende ne dit pas si le chamois, effrayé par l'invocation à Saint Georges, s'enfuit vers le glacier du Collerin ou s'il disparut comme le racontent d'autres légendes de ce genre dans une forte odeur de soufre. Battista s'en tira sauf et il put ainsi revenir de suite à Balme, encore accablé et profondément bouleversé, mais remerciant Saint Georges de tout cœur.

Et aujourd'hui, gentils lecteurs, si vous ne croyez pas à la véracité de la légende, venez tous à Balme commodément en voiture, juste quand la belle et nouvelle route sera terminée. Cette route sera bientôt ouverte au public à l'égal de celle d'Usseglio. Les heures passées

dans la beauté sauvage du Val d'Ala et dans des villages propres et gais, vous laisseront des souvenirs inoubliables. Mais avant de monter cueillir des fleurs et des bouquets au Pian della Mussa, vous pourrez vous arrêter devant la fresque visible sur un mur de l'église de Balme, fondée en 1612 et qui se trouve non loin de la nouvelle église. En regardant la vieille peinture, vous pourrez être certain que Battista Bogiatti a tenu la promesse faite à Saint Georges.

Le Pian della Mussa, un « site intéressant »

Gianni Castagneri

« Si nous nous rendons aujourd'hui en haute vallée d'Ala, nous y voyons le bien connu Pian della Mussa entouré en grande partie par l'arc montagneux, élevé et grandiose, de la Ciamarella à la Bessanèse. Jusqu'à la fin de l'ère glaciaire, un unique et énorme glacier occupait toute cette grande conque, déposant à son extrémité frontale le chaotique amas de blocs, grands et petits, formant la grande moraine que l'on traverse en montant depuis Balme.

Le glacier s'étant ensuite retiré, une dépression allongée se maintint naturellement au fond de cette conque montueuse qui, barrée à l'aval par la moraine frontale déjà notée, évolua en lac. Cette dépression fut ensuite assez rapidement comblée de matériaux d'alluvions transportés en abondance par les torrents alentour et tous déposés par ordre de gravité, soit les plus grossiers en amont, les plus fins en aval, contre le dit barrage morainique frontal.

Le lac de la Mussa disparut avec l'incision progressive de la moraine frontale et son entier comblement alluvial qui le modela vers sa forme actuelle de grand plateau. Les eaux, qui continuaient à descendre des différents couloirs du cirque montagneux, s'enfonçaient de suite pour leur plus grande part dans ce matériau grossier et très perméable, de sable et de gravier de la zone haut du Pian della Mussa, devenant ainsi des eaux du parcours souterrain »

Ainsi était décrite en 1934, par le géologue et naturaliste Federico Sacco, la transformation géomorphologique du vaste plateau dans son volume « Le Alpi » (les Alpes).

Fragments d'histoire

L'exploitation des pâturages de la Mussa à des fins agro-pastorales, depuis des temps qu'on ne peut préciser, est reconnue. Les témoignages rupestres du site de Bogone, un peu plus bas, nous ramènent à des temps très anciens. D'un autre point de vue, les cols situés à 3000 m constituent depuis toujours le passage habituel pour commerce et contrebande avec les cousins transalpins.

Toutefois, c'est avec la naissance du tourisme que la haute vallée commence à éveiller l'intérêt des premiers voyageurs au cours de la seconde moitié du XIX e. Le site, situé au pied de la Bessanèse et de la Ciamarella qui le séparent de la Savoie voisine, attire les premiers amateurs d'excursions et, très vite, les cimes aux alentours deviennent le gymnase idéal des premiers alpinistes.

En 1880, et à l'initiative du Club Alpin, le premier refuge Gastaldi, à 2600 m, au Crot del Ciaussiné. En 1896, l'achat et la captation qui s'en suit, des eaux limpides et jaillissantes des sources, contribuent à accroître la notoriété du plateau. Ces eaux ont été acheminées vers la plaine turinoise à partir de juin 1922.

En décembre 1896, Adolfo Kind, son fils Paolo et le lieutenant Luciano Roiti, utilisent pour la première fois des skis en Italie dans une excursion ainsi décrite par l'officier : *« m'en allant à Balme dans les Vallées de Lanzo au Pian della Mussa avec deux amis...j'eus à faire le point pour la première fois sur l'utilité de ces patins. La neige était recouverte d'une croûte gelée, ne pouvant absolument pas soutenir le poids d'un homme à pied. Et pourtant, bien que peu habitués à se servir des skis, nous pûmes parcourir le trajet en moins d'une heure, laissant à peine trace de notre passage. »*

En 1899, sur un éperon rocheux au milieu du plateau, fut réalisé l'imposant hôtel Broggi. Il n'y avait pas encore la route, et le plateau ne se rejoignait que par un chemin muletier. Ainsi

y monta la reine mère Marguerite de Savoie, le 13 juillet 1902, qui s'exclama, émerveillée, « *je ne m'imaginai pas ce plateau si vert et riche de fleurs et qu'il soit entouré d'une si superbe enceinte de monts enneigés !* »

Un peu plus tard, ce même lieu inspira à Toni Ortelli – on est en 1927 – le célèbre chant « la Montanara ». D'autres membres de la famille royale montèrent encore dans la Haute Vallée dont le roi Victor Emmanuel III en 1921 pour la chasse au chamois. Le prince Humbert s'y rendit en compagnie du physicien et inventeur Guglielmo Marconi, habituellement en vacances à Ala di Stura. Avec la déclaration de guerre en juin 40, le contexte se compliqua et le Pian della Mussa fut noté comme terrain possible d'engagement avec la France. Cette circonstance implique le transfert de la population résidente et la militarisation de la haute vallée, mais le cas envisagé ne se réalisa pas finalement.

Par contre, la situation créée par l'armistice du 8 septembre sera différente alors que la haute vallée devient le refuge de groupes de partisans ainsi que le théâtre à plusieurs reprises d'affrontements avec les fascistes de la République Sociale et les Allemands, des épisodes qui entraîneront la destruction du refuge Gastaldi et du téléphérique y parvenant.

Une fois la paix retrouvée, lors du calme avril de 1952, sur l'aire sommitale du Pian della Mussa, l'ingénieur Aurelio Robotti effectua incognito et pour la première fois en Italie le lancement d'une fusée à propulsion liquide qu'il avait à la fois projetée et réalisée.

D'autres personnalités fréquenteront le plateau au cours du XX e siècle : en 24, Pier Giorgio Frassati, hébergé dans le chalet de l'industriel et alpiniste Vittorio Sigismondi, effectua de nombreuses excursions à la fin de la seconde guerre mondiale ; les années suivantes, le jeune Fabrizio de André passe avant de devenir chanteur compositeur des étés avec sa famille à l'hôtel Regina de Mondrone. En 56, Luigi Einaudi, déjà Président de la République.

Un site d'intérêt communautaire

Depuis quelques temps déjà, le Pian della Mussa, devenu un lieu attractif, connu et apprécié dans toute la région, est souvent associé à l'acronyme SIC attribué pour ses caractéristiques originales et environnementales ainsi que pour la qualité de ses paysages.

Le SIC, Site d'Intérêt Communautaire, est en fait une aire protégée, définie par la Communauté européenne pour la sauvegarde de la biodiversité, soit la variété des espèces vivantes. Pour ce qui concerne le Pian della Mussa, suite au décret ministériel du 21 septembre 1984, au regard de la déclaration d'utilité publique notoire du territoire des Hautes Vallées de Lanzo et de la mise en fiches, fin novembre 1995, avec la reconnaissance du biotope. Une aire aux dimensions limitées où vivent des organismes animaux et végétaux d'une ou plusieurs espèces a été identifiée par décret ministériel du 3 avril 2000 et formalisée par la Communauté européenne le 22 décembre 2003. Suite à cela le site fait partie du réseau Natura 2000 qui comprend les autres SIC et les Zones de Protection Spéciale (ZPS).

Le site justement dénommé « Pian della Mussa » s'étend sur une superficie de 4121 ha. Il comprend en son périmètre la vaste conque de la haute vallée d'Ala et s'étend aussi en haute altitude sur une partie des communes frontalières d'Usseglio et Groscavallo.

Seules, trois autres SIC existent, proches de nous, celui concernant les grottes de Pugnetto, celui de la Stura de Lanzo, en aval du Pont du Diable, et celui des Vaude (colline près de Cirié).

Une richesse environnementale

La reconnaissance en zone protégée ne constitue pas qu'un ensemble d'obligations et de contraintes où ressort l'évaluation d'incidence, procédure à laquelle doit se soumettre toute intervention susceptible de retentir de façon significative sur l'intégrité du site, à la charge de ceux qui vivent et agissent sur un territoire déjà complexe en lui-même. Il représente pourtant une base utile et importante pour la valorisation du lieu d'un point de vue naturaliste particulier dans l'espace européen.

L'attractivité spécifique de la zone n'est pas insignifiante, notamment pour la variété des nombreux substrats naturels présents à ses environs et qui en font un bel exemple de

paysage alpin des Alpes Grées. 19 espèces d'intérêt communautaire y sont signalées, dont deux prioritaires.

Sont considérées comme de grande valeur les « formations pionnières alpines » du *Caricion bicoloris* (laïche bicolore), notées comme populations d'espèces rarissimes au niveau italien et régional comme *Carex atrofusca* (laïche brûlée), *Carex maritima* (laïche maritime), *Carex microglochin* (laïche à petite arête) et *Tofieldia pusilla* (tofieldie boréale).

Parmi les autres espaces, les glaciers ont une importance particulière, malgré leur maigre biodiversité végétale, pour leur valeur paysagère et comme ressource hydrique.

Les glaires de la Stura, à la base du fond de la vallée, sont colonisées par une végétation herbacée dominée par *Epilobium fleischeri* (épilobe de Fleischer) et parsemées sur les rives de saules arbustifs, *Salix daphnoïdes* (saule faux daphné), *Salix eleagnos* (saule drapé), *Salix purpurea* (saule pourpre). On trouve en outre de petits mélèzes, des stations arbustives de *Pinus uncinata* (pins à crochets), des buissons de rhododendrons et de genièvre, des myrtilles, saules d'altitude, diverses typologies de prairies, mégaphorbiaies, prés destinés à la fauchaison sur le plateau, quelques tourbières basses localisées un peu au-dessus du plan à sa droite orographique (Pian Rastél et Pian Saulera).

La diversité géologique de cet espace (on y trouve des roches basiques comme des calcschistes, des roches très riches en magnésium comme les serpentinites et des roches acides comme le gneiss) font que l'on trouve différents types de substrat rocheux. Il faut rappeler la présence d'un espace de grand intérêt au plan géobotanique, le rare curvuletum et elynetum à *Carix Rosae* (laïche de Rosa). Le curvuletum est la prairie acidophile d'origine naturelle, plus largement représentée dans la chaîne alpine. Cet aspect provient de la dominance absolue de *Carex curvula* à élynes (laïche courbée) dans la pelouse herbeuse, une espèce exclusive des chaînes montagneuses méridionales. Ses feuilles fines, parasitées par un champignon (*Chlatrospora elyanae*), se dessèchent et froncent à la pointe. La prairie prend ainsi une coloration caractéristique, brun ocré, même pendant l'été. L'elynetum est l'association à *Elyna myosuroides*, espèce d'origine sibérienne, très résistante au gel de l'hiver et s'adaptant à des teneurs variables de PH, de faiblement basiques à vraiment acides. Elle demande un sol humide avec une persistance de carbonates pour que s'instaure progressivement l'action des groupements pionniers. C'est un type de prairie qui a de fortes affinités écologiques avec la bruyère et l'azalée naine, mais elle s'établit sur des substrats plus matures et à des altitudes moyennement élevées sur les cols, les crêtes, dorsales et arêtes.

Grâce à la variété de l'écosystème, la présence d'espèces à fleurs appréciées y est notoire. On peut particulièrement relever l'*Aquilegia alpina* (ancolie des Alpes) la *Saxifraga Valdesi* (saxifrage des Vaudois) ainsi que la rare et très vivace pivoine (*Paeonia officinalis*). On signale en outre les présences endémiques (spécifiques du territoire) des *Campanula alpestris* (campanule alpestre), *Campanula cenisia* (campanule du Mont Cenis) *Senecio halleri* (sénéçon de Haller), *Sempervivium grandiflorum* (joubarbe à grandes fleurs), *Valeriana celtica* (valériane celtique), *Delphinium dubium* (pied d'alouette). On peut signaler en outre, parmi les raretés, *Silena suecica* (silène de Suède), *Saussurea alpina* (saussurée alpine), *Clematis alpina* (clématite des Alpes) et la fougère *Woodsia alpina* (woodsie des Alpes).

Là où s'aventurent les gypaètes

Une partie du site revient à une oasis de protection de la faune, instituée depuis 1974 pour la protection du bouquetin (*Capra ibex*). Un choix, ô combien heureux, puisque la présence des nombreux troupeaux de ces ongulés constitue une attraction de choix à la période du printemps. On peut signaler la présence de nombreuses espèces d'autres animaux sauvages dont une centaine d'oiseaux dont quatorze sont inscrites dans la directive CEE oiseaux. Parmi elles, nidifient le circaète Jean le Blanc (*Circaetus gallicus*), la buse cendrées (*Pernis apivorus*), l'aigle royal (*Aquila reale*), le faucon pèlerin (*Falco peregrinus*), le tétras lyre (*Tetrao tetrix tetrix*), le grand duc royal (*Bubo bubo*), le crabe à bec rouge

(*Pyrrhocorax pyrrhocorax*), le pic noir (*Dryocopus martius*) et la pie grièche écorcheur (*Lanius collurio*).

L'aire est aussi fréquentée par le gypaète (*Gypaetus barbatus*), rare et grand vautour réintroduit dans les Alpes après une longue période d'extinction et visible au Pian della Mussa depuis 1987. La cigogne blanche (*Ciconia ciconia*) a souvent été repérée comme d'autres rapaces, le commun milan noir (*Milvus migrans*), le busard des roseaux (*Circus aeruginosus*) et le très rare busard Saint Martin (*Circus cyaneus*).

Parmi les richesses faunistiques d'importance communautaire, sont signalés la couleuvre (*Hierophis viridiflavus*), le lézard des murailles (*Podarcis muralis*), le lépidoptère Apollon (*Parnassius apollo*), le grand papillon à taches noires et rouges sur fond blanc que l'on rencontre souvent en promenade.

On rencontre fréquemment des espèces typiques de la faune alpine, dont la sympathique marmotte (*Marmota marmota*) et le chamois (*Rupicapra rupicapra*).

Dans le premier classement, ensuite abandonné, figuraient aussi la grenouille des Alpes (*Rana temporaria*), l'invertébré *Eupolybothrus longicornis*, l'aspic (*Vipera aspis*) et l'orvet (*Anguis fragilis*).

Dans l'attente du retour du loup (*Canis lupus*) désormais annoncé, on peut reconnaître le chevreuil (*Capreolus capreolus*) et celle, moins appréciée du sanglier (*Sus scrofa*), dévastateur aveugle des prés et pâturages.

Des gemmes d'une extraordinaire beauté

La haute vallée est, depuis des temps lointains, un lieu de recherche des métaux les plus précieux. En 1688, un prêtre de la vallée, un certain don Castagneri n'obtint rien que moins que la concession d'exploitation des mines d'or et d'autres minerais du lieu dit Crestone. À une époque pour nous plus proche, ce sont les cristaux qui éveillèrent l'intérêt des passionnés et constituèrent un complément de revenus pour les montagnards. Les grenats extraits à la Testa Ciarva sont désormais exposés dans les meilleurs musées du monde, réputés pour leur élégance surprenante. Dans tout le secteur, on peut trouver aussi des gisements de diopside, épidote, clinoclhorite, vesuvianite et topazes.

Au pied de la paroi du Roc Nèi, entre les écroulements d'un éboulement, l'on a trouvé, surtout autrefois, d'importants échantillons d'une variété de diopside grisâtre aux cristaux allongés et souvent courbés par les mouvements séculaires des roches, variété nommée « mussite » en relation avec le lieu de la découverte.

Aux 1800 m d'altitude environ du Pian della Mussa, la nature ne s'est somme toute pas montrée chiche, concentrant en un espace restreint de quelques kilomètres carrés une très riche expression de ses dons. Le site, qui est un lieu privilégié des Turinois, est désormais fréquenté en toutes saisons par ceux qui entendent emprunter les chemins environnants, ceux qui préfèrent escalader les montagnes, ou, plus simplement ceux qui souhaitent passer une journée au grand air, caressés par le soleil, respirant à pleins poumons l'air pur et cristallin des cimes. Pourtant, c'est dans le calme avéré des moments de plus grande tranquillité que le contact avec la nature environnante délivre sur tout le plateau l'influx de sa magie. C'est l'enchantement entre les vapeurs qui montent du sol perméable au déclin du jour environné du chant des ruisseaux. Il a semblé parfois à certains voir voltiger « les masques », mystérieuses sorcières, gardiennes incontestées de la montagne.

Les carrières de pierre ollaire, pierres à meules, chaux et marbre

Mario Caiolo

Ces carrières avaient par le passé une certaine importance, particulièrement celles des pierres à meules. En fait, par les nombreux documents de la Châtellenie de Lanzo, l'on peut savoir que ces carrières étaient en petit nombre et faisaient l'objet d'une grande considération, alors qu'elles contribuaient en bonne part à l'économie de la vallée. Les meules produites furent exportées dans presque tous les villages de la vallée et même au delà. Elles étaient frappées d'une taxe.

Les carrières de pierre ollaire sont rares, mais elles étaient suffisantes pour les usages d'alors. La plus grande part des matériaux extraits servait dans les fonderies et les forges alors que le reste était utilisé pour des ustensiles domestiques comme poêles, casseroles et marmites. D'un récit de 1940 de L. Peretti, on sait que les extractions de pierre ollaire et de pierres à meule ont été abandonnées dans les nombreux sites des Vallées de Lanzo.

Balme, Molette, Rio dell'Uja – carrière de pierres à meules

De Balme au hameau des Molette, puis sentier menant au Bivouac Molino en passant près des maisons de la Molera ou par une route alternative non goudronnée qui part un peu après le hameau et emmène aux maisons de Molera. On laisse l'auto juste en aval des maisons pour continuer sur le sentier cité plus haut et l'on parvient ensuite à l'alpage Pian del Bosco. On continue jusqu'à l'embranchement pour l'Uja de Mondrone et le bivouac Molino, on tourne vers l'Uja jusqu'à rencontrer le haut d'un grand couloir à environ 2000 m d'altitude, placé à la base d'un contrefort de la montagne. Ce couloir est parcouru par les avalanches et sa rive gauche, très raide, est composée de prasinites alors que la droite est composée de talcoschistes. En descendant avec précaution dans le couloir jusqu'à l'altitude de 1600 m, on note des traces d'extraction, là où serait la partie haute d'une vieille carrière, tandis que la partie basse est enfouie dans les décombres des avalanches. Les premiers documents datent de 1867 (L. Clavarino). Puis on trouve, en 1873 et 1899 G. Jervis, en 1904 V. Fino, en 1919 E. Repossi, en 1930, don Carpano, en 1942 E. Grill et E. Repossi, en 1972 Q. Cavallera, en 1976 G. Maletto. Les deux derniers auteurs décrivent la minéralogie de la zone.

Il est très probable que cette carrière a été exploitée à l'époque médiévale puisque les pierres de meule étaient alors très utilisées comme l'attestent les documents de la Châtellenie de Lanzo. Actuellement, la carrière est d'un accès difficile et, avec le temps, elle disparaîtra définitivement. La pierre se compose de talc compact avec de petits cristaux de pyrite et de grenat rendant les meules plus dures et résistantes. La roche hébergeant le gisement est de la serpentinite constituant une grande partie de la montagne. Vers l'est, on trouve quelques bancs de prasinite.

Balme Molera – travail des meules de moulins

De Balme au hameau de Chialambertetto, on prend ensuite une route non goudronnée, située à gauche, suivant la ligne droite qui va aux Molette et qui, par quelques lacets, mène au hameau de Molera.

Actuellement, on n'a plus trace des vieux travaux, mais à partir des documents de la Châtellenie de Lanzo, on découvre que vers la fin du XIV e, on fabriquait des meules de moulin près des maisons des Molette de Molera. Une meulerie appartenait à la famille Solero. Peu d'informations aux siècles suivants en regard de cette activité et ce n'est que dans la seconde moitié du XIX e qu'on a des informations de plus en plus précises signalant même les carrières où l'on extrayait la roche utilisée pour faire les meules, dans en indiquer toutefois l'exacte situation. Ces meules étaient utilisées dans presque tous les villages de la vallée. La dernière signalisation d'une extraction des meules remonte à 1904 par V. Fino.

Balme Roch Neir – four à chaux

De Balme au Pian della Mussa, une fois l'auto laissée près du restaurant Bricco, on prend le sentier menant au Roch Neir et on le longe à sa base sur tout son pourtour en se dirigeant vers le rio Arnàs et, après avoir dépassé deux tas de pierres, autrefois riches en minéraux, on trouve un petit vallonement circulaire. Là, se trouve le site où on cuisait la chaux ensuite portée à Balme. Nous ne savons pas quand cessa l'activité, mais l'on présume qu'elle fut active entre la fin du XIX e et le début du XX e. La roche calcaire pouvait être extraite des blocs de calcschiste présent dans le vallon d'Arnàs, la lithologie de la zone où est située le four est constituée de serpentinite.

Nous manquons de témoignages oraux sur cette activité et sur le site d'extraction de la roche calcaire.

Balme, Ciamarella – site UK carrière de marbre

De Balme au Pian della Mussa, puis sentier menant près de l'Alpe de la Ciamarella. On ne connaît pas le site de cette carrière puisque les premières informations la concernant sont de 1801 par G. de Gregori, puis en 1823 de L. Francesetti, mais le lieu exact n'est pas précisé. De ce peu de documentation, il semble que le gisement n'ait jamais été exploité bien qu'il soit de bonne qualité. Une bonne partie de l'Uja de la Ciamarella est composée de calcschiste et il est probable qu'en quelque point de la montagne, se trouvent des bancs de roche très pure, qui auraient probablement fait l'objet d'extraction, s'ils avaient été plus accessibles.

Une théorie pourrait démontrer que le gisement ne se trouverait pas près de l'Uja de la Ciamarella, mais plutôt près du refuge Gastaldi situé dans le site dénommé Crot del Ciaussiné, soit la tranchée de celui qui extrait et produit la chaux. Par le passé, de nombreux lieux n'étaient pas décrits correctement et des confusions s'opéraient souvent entre différents sites. Plusieurs exemples ont démontré que, parfois, les lieux cités étaient à des endroits complètement différents, ou bien que l'on nommait seulement le lieu le plus important, même s'il se trouvait très éloigné.

Rien n'exclut qu'il y ait eu au Crot del Ciaussiné une carrière de chaux, jamais mentionnée dans des documents, en concurrence avec celle de la Ciamarella. On trouve, près du Crot del Ciaussiné, quelques bancs de calcschiste et il se peut que dans certains, plus particulièrement, aient été effectués des travaux d'extraction.

La zone susceptible de détenir le plus d'indices, se trouve en aval du refuge Gastaldi, le long du sentier menant au lac della Rossa, près du rio Arnàs.

Les médicaments conseillés de Don Perotti

(troisième partie) Mario Arnesi

Nous poursuivons la publication des conseils thérapeutiques laissés par Giuseppe Perotti.

Remèdes pour les pertes de sang des femmes : l'ortie, que tous méprisent, a cette vertu, récoltée tendre et perlée, presser jusqu'à en faire sortir le suc. Ceci bu, la patiente est libérée de suite.

Teigne ou engelures : les graines d'ortie seront frites dans un plat neuf en terre avec de l'huile de noix et 4, 5 ou 6 gousses d'ail. Oindre les engelures qui guériront de suite.

Derbi (peut-être les vers ?) : remède incroyable, l'urine de chien.

Remède contre l'angine : ne pas cesser de mettre des morceaux de glace dans la bouche jusqu'à la guérison.

Remède contre la dysenterie : décoction de feuilles des dites « aurette », myrtilles rouges de la grosseur des ambrunes.

Remèdes contre les fièvres : la coquille de l'œuf brûlée, écrasée et infusée dans un verre de vin pendant 24 heures. Aussi la racine de gentiane jaune, soit 125 g pour un litre d'eau, faire bouillir jusqu'à réduire au cinquième. En boire tous les matins un petit verre d'eau de vie.

Guérison des hernies : avec le fluide antihernie du professeur Giuseppe Lippeducci. Prix de la bouteille avec les instructions : 5 liras auprès de l'agence Galvajus Turin Piazza Castellon.17.

Remède infallible pour guérir immédiatement les fièvres intermittentes, même les plus tenaces : s'adresser exclusivement à la pharmacie Barberis à Turin, Via Doragrossa n.19 et 21. Prix 2 liras avec mode d'emploi correspondant.

Pour guérir la poitrine des femmes accouchées : prendre les langes salis du caca et l'urine de son propre enfant à peine tiré du berceau et ainsi chauds les appliquer sur la poitrine pendant 8 jours, la guérison s'en suivra.

Remède contre les plaies même les plus enracinées dans toute partie du corps de la tête jusqu'aux pieds : on prend deux oignons blancs (pas rouges). On les fait cuire très doucement sous la cendre et quand ils sont cuits, on pèle le premier involucre, on les effeuille et on les applique sur la plaie, on panse et l'on attache.

Ceci se répète jusqu'à la guérison complète qui adviendra en quelques jours.

Pour le mal de ventre, et aussi celui des vaches : prendre du lait avec de la poudre à fusil et le boire, toute douleur cessera comme par enchantement.

Remède contre le hoquet : un petit morceau de sucre bien trempé dans le vinaigre.

Pour faire descendre le placenta des vaches et bien les purger à cette occasion : 16 onces de levain, 16 de cidre, soit du vin de pommes, une de thériaque.

Pour renouveler le sang : recueillir pendant 15 jours au printemps les fleurs jaunes de la chicorée des prés et tous les jours en faire bouillir une bonne poignée le matin à jeun et le soir avant de se coucher. Il faudra que des deux verres d'eau mis sur le feu, on en consomme un bouillant.

Pour amollir le pis des vaches : avant de saigner une vache pour son pis durci, bien la savonner avec le savon bien mélangé à de l'eau tiède, bien savonner la vache, laquelle guérira comme par enchantement, étant bien entendu que la vache n'a pas de maux plus graves.

Pour guérir les callosités des pieds : on pile un peu d'ail et on l'applique sur le cal, on le fixe bien avec un linge en regardant qu'il ne touche pas hors du cal, car il produirait une douleur assez sensible. On renouvelle l'ail pilé deux fois par jour et on le garde aussi la nuit. Au bout de quinze jours, le cal aura disparu, se détachant sans douleur.

Pour guérir l'hydrophobie (symptôme de la rage ndlr) : laver la morsure à l'eau fraîche, piler quelques gousses d'ail et avec celles-ci, frotter la morsure, laissant dessus une bonne quantité bien liée et ferme. On changera souvent les gousses écrasées. On donne à manger au malade tous les jours six gousses avec du pain, de l'huile et du sel. On lui donne à boire de l'eau chaude ou froide, où auront bouilli de nombreuses gousses d'ail. Durant l'accès d'hydrophobie, on fait manger continûment de nombreuses gousses d'ail, jusqu'à ce que le malade s'assoupisse. Beaucoup guériront avec ce simple remède.

Pour faire revenir la vitalité à un corps à moitié mort par chute, un coup reçu, un coup de corne, pour être tombé à l'eau...etc : prendre un litre de bonne eau de vie avec 7 onces de sel écrasé et appliquer cela au creux de l'estomac, chauffer continûment et frotter tout le corps avec des serviettes, etc. Bon café par la bouche, bon fernet, etc.

Des brebis à dix mille lires en totale liberté entre prés et monts

Stampa Sera 10.08.1937

Pian della Mussa - Août

Trouver des moutons valant chacune dix mille lires (correspondant aux 9000 euros actuels) n'est pas chose courante. Et pourtant des moutons aussi chers peuvent être vus dans la Haute Vallée de Lanzo, en pleine liberté, au Pian della Mussa. Qu'ont de si extraordinaire ces ovins exceptionnels pour tant coûter ? Leur toison. Il ne s'agit pas comme vous l'avez déjà compris de nos brebis communes dont le prix aurait tant monté avec celui de leur laine, mais de brebis nommée Karakul, provenant vraiment des montagnes d'Iran et dont la toison épaisse et bouclée est généralement appréciée, même si le terme n'est pas vraiment juste sous le nom d'astrakan par les femmes élégantes du monde entier. Pour nous libérer aussi dans ce domaine, de l'importation pesante et coûteuse à l'étranger, qui soustrait annuellement à l'économie nationale, un chiffre de lires qui n'est pas indifférent. Depuis quelque temps, en Italie, on tente d'acclimater et d'élever quelques spécimens de moutons Karakul. L'expérimentation est pour une grande part réussie, même si avec de gros sacrifices au début. Trois élevages de moutons persans fonctionnent actuellement à ce que l'on connaît : un à Morghengo, dans la province de Novara, un dans le Haut Adige et le troisième près de Bologne tandis qu'un quatrième semble en projet dans une localité de montagne située au-dessus du lac de Côme.

But de l'initiative

De ces centres d'élevage, un des plus avancés et rationnels, est sans aucun doute celui de Morghengo. Dans ce très vaste domaine, on élève avec des procédés et des implantations des plus modernes, non seulement ces brebis exotiques, mais aussi de plantureuses vaches suisses, des poules de Livourne, des lapins Angora, jusqu'à des ragondins et des visons à la fourrure aussi précieuse que celle des Karakul. Ce fut là, à Morghengo, il y a quelques années qu'un industriel milanais entreprenant fit venir de Perse quelques spécimens, âgés et très jeunes de moutons Karakul. Quelques-uns de ces animaux moururent, mais la plus grande partie survécut et s'adapta bien vite à notre climat et à l'alimentation impartie dans cette ferme modèle. Le but de cette initiative, coûteuse et géniale, était de tenter le croisement des mâles Karakul importés avec nos brebis, afin de voir, si, de cette façon, on pouvait transplanter la race en Italie et nous rendre indépendants de l'importation. Les premiers résultats de ce croisement, sans être vraiment brillants, furent pourtant bons et encourageants. En d'autres mots, on put le constater par la suite, on aurait pu approcher d'assez près le type de la race que l'on souhaitait transplanter. Les faits ont donné raison à ces prévisions. Les petits agneaux, nés de la seconde génération, montrent, de fait, déjà plus nettement les caractères inconfondables du mouton Karakul. La toison est assez épaisse et bouclée, toute noire. Ne subsistent que deux petites tâches blanches sur le front et au bout de la queue. Ces taches devront disparaître pour les générations à venir. Si tout se passe bien, on calcule qu'à la troisième ou quatrième génération, on aura un produit semblable en caractère et sorte de toison aux moutons d'origine persane. Ces éléments et d'autres nous ont été révélés près des granges de Rocca Venoni, situées au fond du Pian della Mussa, où, dans les prés environnants, paissent actuellement des brebis élevées à Morghengo. Cela fait maintenant deux ans que, l'été arrivé, les ovins de l'élevage de la province de Novara, sont envoyés en pâturage dans la Haute Vallée d'Ala di Stura. Les moutons sont au total près de 800. Vers la mi-juin, guidées par des bergers brescians ou bergamasques, spécialistes de ces élevages, elles parcourent les presque 200 km séparant Morghengo du Pian della Mussa où elles restent jusqu'aux premiers jours d'octobre.

Vers l'Alpe Naressa

Le site a été choisi, car démontré comme des plus adapté pour ces élevages. Pas seulement à la Rocca Venoni, mais à l'Alpe Buffa, à l'Alpe Naressa et jusque vers 2600 m, près du refuge Gastaldi, ce qui revient à dire dans tout le secteur qui s'étend en descendant les pentes de la Ciamarella et de la Bessanèse au Pian della Mussa ; de vastes prairies extensives y sont riches d'une bonne herbe, saine et aromatique, extrêmement nutritive pour ces ovins. Toutes ces qualités semblent être des dons de la terre, du climat, de l'eau qui court un peu partout et de l'orientation particulière de cette zone étonnante. Alors que nous sommes ainsi informés par le plus ancien de ce petit groupe de bergers qui, là-haut, avec leurs troupeaux, passent quatre mois de l'année, un jeune fait sortir les six mâles Karakul servant de reproducteurs. Apparaissent ainsi devant nous six bêtes magnifiques, à la fourrure très épaisse et finement bouclée, toute noire de la tête à l'énorme queue, constituée d'une masse lourde et grasse, principale caractéristique de ces moutons d'Iran. Ce sont ces moutons qui valent dix mille liras. En grosseur, ils font deux fois nos bêtes. Tout autour, sur les toits bas des granges, de nombreuses petites peaux sont étendues pour sécher au soleil. Ce sont les peaux des petits agneaux nés du croisement entre les Karakul et nos brebis qui, presque quotidiennement, sont tués. Ces peaux, après un séchage approprié, seront envoyées à Milan pour leur tannage et leur traitement. Bien que produites seulement à la seconde génération, elles apparaissent déjà noires, brillantes et bien bouclées. Mais pour que la toison soit belle et conserve bien ses caractéristiques, même après avoir été travaillée, le petit agneau (seul le mâle est choisi) doit être tué dans les 24 heures après sa naissance. En Perse, autrefois, nous dit le berger, pour avoir une meilleure fourrure, on supprimait même la mère et l'enfant quelques jours avant la mise bas. Mais en Italie, nous ne pouvons nous permettre ce luxe... Dans quelques jours, l'imposant troupeau, guidé par ses quatre bergers, laissera Rocca Venoni et le Pian della Mussa pour se porter plus haut aux 2300 m de l'Alpe Naressa. Il s'agit d'un alpage modèle, construit par Stefano Bricco de

Balme, sur le chemin menant au refuge Gastaldi. Il est constitué d'un groupe de maisons civiles et de deux vastes étables équipées rationnellement, capables d'abriter commodément 60 vaches. De la Milice Nationale des Eaux et Forêts, l'alpagiste passionné de Balme eut aussi une citation au mérite et un prix. Là-haut dans les riches prairies s'élevant jusqu'au refuge Gastaldi rénové, bourré d'alpinistes, les brebis de Morghengo trouveront le milieu idéal à leur développement et leur reproduction ; Dans quelques années, l'Italie aura réalisé en ces lieux mêmes son indépendance économique.

A.M. La Stampa tous droits réservés.